L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 21 JUIN 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 21 JUIN 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Le parti républicain et la liberté des élections.

Enfin, voici les partis qui s'ébranlent et commencent à prendre leurs positions, à choisir leur terrain de combat, en vue des prochaines élections présidentielles. En ce moment, la ligue des clubs républicains de l'Union est assemblée à Cleveland, Ohio. Plus de deux mille délégués s'y sont rendus de toutes les parties de la République, pour s'entendre, pour combiner leurs efforts, regagner tout le terrain perdu et, s'il est possible, remouter triomphalement au pouvoir.

Nous venons de lire attentivement le discours annuel qu'a prononcé son président, M. Tracy, de Chicago. Plein de promesses, ce programme, et on ne peut plus alléchant.

A l'entendre, il n'y a jamais eu un seul parti qui fût aussi essentiellement national, ce terme de national étant pris dans son sens le plus large, le plus élevé.

Ecoutez bien : "Le parti républicain ne connaît ni Est, ni Ouest, ni Nord, ni Sud. Pour lui l'Union ne fait qu'un vaste empire C'est le parti de tous les partis ; à lui seul il représente toute l'intelligence, tout le patriotisme américain."

Voilà assurément qui promet et il semble qu'il est impossible à un homme du Nord ou du Sud de rester en dehors d'un parti qui a des vues si nobles, si larges et semble prêt à tendre la main, même à ses ennemis de la veille.

Tout cela est superbe. Voici qui change singulièrement la situation. Un des principaux candidats républicains à la prochaine présidence est M. Harrison, d'heureuse mémoire ; M. Harrison, le grand défenseur de l'ingérence de l'Etat dans les élections. Il est, suivant lui, permis à tout le monde de voter comme il l'entend, à condition qu'il l'entende comme le veut M. Harrison ; pour prévenir tout excès d'indépendance de la part de l'électeur, il fait intervenir la police et la force armée aux polls, et il est bien nettement, bien franchement déclaré que tout cet étalage d'officiers civils et militaires n'a d'autre but que de forcer la main à ces mêmes gens du Sud, qu'ostensiblement on caresse avec amour, pour les mieux museler.

Nous avons vu à l'œuvre le Force Bill ; les populations des Etats-Unis en ont fait l'expérience ; elles l'ont rejeté avec indignation. C'est même là la cause de la défaite que le parti républicain a éprouvée en 1892.

Nous l'en avertissons, s'il n'a pas d'autres promesses à faire au pays, il est inutile pour lui de se mettre sur les rangs. Il sera infailliblement battu, avec ou sans réforme du scrutin. Sous ce rapport, le peuple américain n'entendra jamais raison.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Au fond, nous sommes bien aise d'avoir eu des maladies mortelles, d'avoir couru des dangers en mer et d'avoir connu des gens très originaux ou même très ennuyeux—pour avoir quelques chose à raconter. Le supplice du passé fait la joie du présent.

"Les petits présents entretiennent l'amitié", a dit le sage.

Il aurait pu ajouter : les grands bienfaits la étouffent.

Exécution de l'assassin du général Primo Rivera.

Clavijo, l'auteur de l'attentat contre le général Primo Rivera, a comparu devant le Conseil de guerre, réuni à la prison militaire.

L'accusé a déclaré avoir commis son attentat à cause de la persécution dont il suppose avoir été l'objet de la part du général Primo Rivera. Il prétend avoir agi sous l'influence d'une femme qui lui en voulait.

Clavijo rappelle les nombreuses poursuites judiciaires intentées contre lui, les retards apportés au paiement de sa solde, la véritable misère à laquelle il fut réduit, devant recourir continuellement à la générosité de ses amis.

L'accusateur a requis la peine de mort, l'accusé ayant attaqué un de ses supérieurs.

Le défenseur a répliqué que Clavijo n'était pas en service quand il commit son acte. Il a fait remarquer que Clavijo fut mis deux fois en observation pour cause de folie. Il a rappelé les brillants états de service du capitaine, grade qu'il a gagné sur le champ de bataille.

Il a fait appel aux sentiments de pitié que l'on doit avoir pour les vieux parents de l'auteur de l'attentat.

Après cette plaidoierie, le Conseil de guerre, ayant délibéré, a condamné l'accusé à la peine de mort.

Conformément à l'arrêt rendu par le Conseil de guerre, le capitaine Clavijo a été exécuté le 5 de ce mois à sept heures du matin.

Avant l'heure fixée pour l'exécution, une foule nombreuse et impatiente attendait aux alentours de la prison la sortie du cortège.

A quatre heures et demie l'évêque Léon entra dans la prison. Il fut conduit auprès du condamné. Celui ci était calme et s'entretenait avec l'aumônier.

La voiture cellulaire est arrivée à cinq heures, escortée d'une compagnie d'infanterie.

Sur la place, la foule devient de plus en plus impatiente.

A l'intérieur de la prison, le condamné, toujours très maître de lui, dit adieu à ses parents et à ses amis.

A sept heures et quart, le cortège apparaît. Clavijo, souriant, fume une cigarette. Lorsqu'il aperçoit la foule, il enlève sa casquette et salue.

Plusieurs personnes applaudissent.

Le cortège est composé de la façon suivante : six piquets ouvrent la marche, puis viennent la gendarmerie, un détachement de police, la voiture cellulaire et une compagnie de gendarmes qui ferme la marche.

La voiture cellulaire arrivé à San Isidoro, sur le bord du Manzanarès.

Un grand carré est laissé vide. Il est entouré par les troupes qui maintiennent la foule.

Le cortège pénètre dans le carré. Clavijo descend de voiture et est conduit à l'endroit où il va être fusillé

Le condamné met lui-même le bandeau sur ses yeux et salue à nouveau de sa casquette.

Le peloton d'exécution est placé en face du condamné. L'officier commande : Feu ! et à la première décharge, le condamné tombe foudroyé.

Les deux coups de grâce sont tirés. Puis les troupes défilent devant le cadavre.

Un Machiavel d'antichambre.

La grosse farce intentée à Formose par un rastaquouère bien connu dans les bas-fonds parisiens a eu le succès que l'on devait en attendre. Il a suffi de la présence de quatre Japonais et d'un caporal, pour que cette république transorientale s'effondrât, avec le Chinois qui en avait pris l'initiative, personnage dont les avatars ne sont un mystère pour personne. Ce Machiavel d'antichambre a voulu mettre en pratique les idées saugrennes dont il s'était imbu à son contact avec le boulangisme et son chef : c'était simplement absurde. Les Japonais prendront possession de Formose, sans que personne les en empêche, car les Espagnols se contenteront de maugréer. Ce qu'il y a de certain, toutefois, c'est que le résultat de la guerre a causé en Chine une émotion qui aura une portée ultérieure. L'empereur, cette fois, n'a pu sauver la *face*, et la désagrégation paraît devoir être la conséquence de la constatation de cette impuissance. En Californie, les Chinois s'affilient en masse à l'*Armée du Salut* et ne cachent pas leur intention de retourner dans leur pays pour faire de la propagande chrétienne et relever ainsi leur race de l'espèce de déchéance morale dans laquelle l'a jetée le septicisme qui est le fond de la doctrine de Confucius.

"Je lisais Horace....."

Voici une jolie page des mémoires inédits laissés par un officier de la garde de Napoléon Ier, M. Reveille Parise :

"Officiers et chirurgiens, nous étions réunis, au nombre de onze, une heure avant la bataille de Waterloo. De ce groupe de causeurs, nous ne nous retrouvâmes plus que deux le lendemain : le reste avait été tué ou blessé.

"Quelques années après, je rencontrai à Paris un de mes compagnons.

—Je vous croyais tué, lui dis-je, mon cher capitaine, et ma joie est extrême de vous revoir.

—J'ai en seulement, me dit-il, les deux cuisses traversées par une balle et je suis resté trois jours sur le champ de bataille.

—Et que faisiez-vous pendant ces cruelles journées ?

—Mon cher, je mangeai un peu de pain de munition qui me restait ; je buvais de l'eau trouvée dans le petit bidon d'un soldat tué à côté de moi, et je lisais Horace, que j'avais en petit format dans ma poche. Depuis, j'ai été conduit à Bruxelles par les Anglais ; mes blessures se sont guéries, ma santé est revenue, et me voilà tout prêt à recommencer."

L'UNANIMITÉ DU JURI.

Il n'y a pas longtemps, un assez nombreux public attendait dans une de nos cours de justice le verdict du juri, dans une affaire qui avait plus ou moins ému le public. Depuis plusieurs heures, les douze hommes qui avaient à se prononcer sur le sort de l'accusé, étaient dans leur salle de délibération. La séance avait l'air de se prolonger indéfiniment. L'affaire semblait cependant bien simple et parmi ceux qui avaient assisté aux débats, il n'y avait qu'une voix. L'accusé était évidemment coupable, presque de son propre aveu. Au bout d'un jour, cependant, le juri finit par se fatiguer, et il reparut dans la salle des délibérations, déclarant qu'il n'avait pu s'entendre et qu'un de ses membres s'était obstiné à considérer l'accusé, sinon comme innocent, au moins comme inconscient du crime qui lui était imputé. Il y avait eu de grandes discussions dans la salle des délibérations ; mais rien n'avait pu vaincre les résistances du juré récalcitrant.

Inutile de dépeindre l'indignation du public, on la conçoit. Mais chacun se demandait s'il n'était pas temps d'en finir avec une loi qui semble avoir été créée pour assurer l'impunité aux criminels. Est ce que partout les choses ne se règlent pas à la simple majorité des voix ? Il en est ainsi, au Sénat des Etats-Unis et à la Chambre. Même en cas de véto présidentiel, il suffit des deux tiers des voix pour passer outre. Il en est ainsi, dans les cours suprêmes, il en est ainsi dans les cours martiales ; il en est ainsi en France, en Allemagne, en Russie. Nulle part, l'unanimité des voix n'est requise pour prononcer un verdict. Il suffit alors d'un malhonnête homme, d'un fou, d'un entêté, pour paralyser la justice et rendre à la liberté un misérable qui souvent ne vaut pas la corde pour le pendre.

Pour Dieu, qu'on en finisse avec cette affreuse loi de l'unanimité. Qu'on établisse la majorité de la moitié plus un, des deux tiers, ou des trois quarts, si l'on veut ; mais qu'avant tout, on nous délivre de cette affreuse et immorale unanimité du juri. On veut rendre, aujourd'hui, à la justice sa dignité et sa force perdues. C'est le meilleur, peut-être le seul moyen d'y réussir.

Une appréciation qui a son poids.

M. Mounet-Sully, interrogé sur le talent de sir H. Irving, le tragédien anglais récemment nommé chevalier, a répondu :

"Irving est non seulement un grand artiste, mais c'est un merveilleux metteur en scène et un lettré délicat. Rarement j'ai été donné de trouver chez un comédien un plus grand souci de la composition d'un rôle ; il se pénètre du personnage qu'il doit créer, il l'étudie, s'en imprègne et en fait toujours une admirable figure.

"Je l'ai vu dans *Louis XI*, de Casimir Delavigne, car la littérature française toujours l'attira. C'était une grosse difficulté que de rendre une physionomie si mobile, si complexe que celle de ce roi, et cependant il en fit une belle création. Il saisit le mélange de grandeur, de finesse, de bonhomie de Louis XI et n'oublia point non plus ce côté de superstition craintive et de férocité calculée de l'adversaire de Charles le Téméraire. Je fus charmé de cette représentation.

"C'est à Irving que je dois d'avoir pu jouer du Shakespeare, car il est par excellence le tragédien digne d'interpréter ce génie. C'est lui le premier qui me fit comprendre *Hamlet*."

La santé d'Oscar Wilde.

Sur la foi d'informations de source anglaise, la presse française s'était montrée fort émue du traitement barbare auquel le condamné était soumis, traitement qui aurait déterminé chez l'esthète infortuné une véritable crise de folie.

Or, il paraîtrait que ces renseignements étaient très exagérés. C'est, du moins, ce qui résulte d'une lettre que le gouverneur de la prison de Pentonville vient d'adresser à M. William H. Wilde, frère du détenu :

"Les rapports des journaux, écrit-il, sont de cruelles inventions Le prisonnier va bien. Dans l'éventualité d'une maladie grave, une communication vous serait immédiatement envoyée."

Interrogé par un rédacteur du *Stard*, le gouverneur a ajouté :

"Aucun prisonnier n'est astreint ici à aucun travail, s'il n'a été déclaré capable de le supporter par les médecins, qui l'examinent minutieusement."

En fait, Oscar Wilde est actuellement à l'infirmerie et a été dispensé des obligations les plus pénibles.

Il n'a pas plus à travailler qu'un détenu ordinaire, mais le régime lui sera appliqué dans toute sa rigueur dès qu'il sera de nouveau en état de le supporter.

SOUVENIRS NAPOLÉONIENS

M. le baron Larrey a fait visiter dernièrement à un journaliste à Paris son "musée napoléonien".

—C'est ici, dit-il, que je conserve mes souvenirs les plus intimes. N'ont accès dans cette pièce que mes amis. Un jour l'un d'eux conserva son chapeau sur sa tête en entrant. Je le lui enlevai, le rappelant au respect et à l'admiration que méritent les hommes et les choses qu'on y voit.

Pendues au mur, M. le baron Larrey lui fait voir plusieurs armes qui appartinrent à son père. L'une est une épée qui lui fut donnée par Napoléon Ier lui-même.

Le soir d'un combat meurtrier, l'empereur rencontra Larrey, l'air soucieux.

—Qu'avez-vous donc, Larrey ? Vous êtes visiblement préoccupé, lui dit Napoléon.

—Oui, sire, répondit Larrey, tous mes bagages sont perdus, et je n'ai plus mon épée.

—Qu'à cela ne tienne, reprit l'empereur, et il lui fit don de l'épée qu'il portait au côté."

Tout en la lui montrant, M. le barron Larrey lui recommande de ne pas y toucher.

Il sort lentement la lame du fourreau, évitant lui-même de mettre la main sur la lame.

C'est une épée très finement ciselée, dont la poignée est en or. Sur le haut de la lame on peut lire, gravés, ces mots :

"A M. le baron Larrey, l'empereur Napoléon."

D'autres armes encore rappellent des souvenirs. En voici une qui a été envoyée du fort de Hum à M. le baron Larrey actuel par Napoléon III. C'est un yatagan en argent.

Derrière un magnifique buste en bronze de son père, on aperçoit contre le mur les médaillons des savants que Bonaparte appela auprès de lui pendant la campagne d'Egypte.

Parmi eux, celui de Bonaparte, les cheveux poudrés, et dont la coiffure est complétée par une petite queue. Cette collection rare entre toutes, faisait l'admiration de feu l'empereur du Brésil, qui vint à plusieurs reprises chez M. le baron Larrey, pour passer en revue méthodiquement et en détail toutes les richesses qu'il possède sur l'Empire.

Voici encore un tableau qui représente le chirurgien Larrey visitant des soldats malades, et qui est l'œuvre de M. Ducornel, un peintre qui était né sans bras et qui peignait avec ses pieds, la lunette de campagne de Napoléon Ier, un petit portrait en pied du père du baron Larrey, fait de mémoire par le maître de dessin de la princesse Mathilde ; une aigle impériale qui surmontait un des drapeaux engagés à Waterloo, etc., etc.

On revient dans le salon, où le visiteur admire encore le portrait de Napoléon peint par Girandet ; on passe devant une bibliothèque exclusivement composée de livres concernant l'Empire.

Dans un coin, non loin de la porte qui donne accès à la salle à manger, on s'arrête un instant devant un tableau intéressant.

On est en Egypte, et sur le pont d'un vaisseau commandé par l'amiral Bruix, Napoléon et plusieurs savants se trouvent ensemble discutant des plus hautes questions philosophiques.

Napoléon a la parole et son éloquence semble fasciner ses auditeurs attentifs. D'un geste impérieux, la main droite levée vers le ciel, il semble invoquer l'autorité de la divinité.

RETOUR A L'ÉLYSÉE.

—Monsieur le Président a fait un bon voyage !

M. Félix Faure.—Très bon. Nous repartons demain matin à cinq heures.

—Monsieur le Président a bien gagné un peu de repos.

M. Félix Faure.—Du repos, jamais ! A quelle heure la réception des autorités....

—Mais....

M. Félix Faure.—C'est juste..... j'oubliais.... "Je suis heureux et fier, monsieur le maire, de saluer en vous les vaillantes populations qui...."

—Monsieur le Président a terminé son voyage....

M. Félix Faure.—Je suis heureux et fier, monseigneur, de recevoir de votre bouche....

—Nous sommes à l'Elysée, monsieur le Président.

M. Félix Faure.—Le dévouement à la République.....

—Je vous en prie.

M. Félix Faure.—... Vaillantes populations...

—Non.

M. Félix Faure.—....De l'Auvergne.... du Languedoc....

—Je vous assure....

M. Félix Faure.—Je suis heureux et fier de l'assurance que vous me donnez....

—Nous sommes à Paris.

M. Félix Faure.—A Paris.... Déjà !.... Vous êtes sûr !

—Très sûr.

M. Félix Faure.—Quoi ! je n'entendrai plus la *Marseillaise*.... et je ne donnerai plus de palmes académiques !

—On ne peut pas toujours durer.

M. Félix Faure.—.....Et je n'entendrai plus de conseillers municipaux campagnards qui feront des cuirs.

—C'était par flatterie, monsieur le Président.

M. Félix Faure.—Je repars demain..... Nous irons à Lille, Roubaix, Cambrai, Douai, Brest, Nîmes, Pézenas, Arpajon, Saint-Gaudens, Nancy, La Rochelle.....

—Jamais Chincholle ne pourra vous suivre.

M. Félix Faure.—Vous croyez ? Alors, nous nous reposerons.... trois jours. (*Un silence.*) Demain matin, à quatre heures, j'irai faire un tour au Bois. Je serai heureux et fier de revoir les arbres qui.....

BRIEUX.

L'impôt sur le célibat.

Un rédacteur du *Matin* a interviewé M. Decroix, fondateur de la Ligue contre l'abus du tabac et auteur de la pétition adressée à la Chambre ayant pour objet de frapper les célibataires d'un impôt spécial.

M. Decroix explique d'abord comment lui est venue cette dernière idée :

—Il y a trente ans que ce projet m'est venu. J'étais alors vétérinaire au 1er chasseurs d'Afrique. Je vis alors un chef d'escadron, chargé de famille, mais peu fortuné, aux prises avec toutes les difficultés de la vie, tandis que ses collègues du même grade, célibataires et pas plus riches que lui, menaient joyeuse vie.

J'émis l'idée qu'il fallait atténuer cette différence en frappant les célibataires d'un impôt spécial. Je menai de front cette campagne, avec celle que j'ai conduite contre l'abus du tabac, autre fléau, autre cause de ruine pour les familles.

En 1862, j'adressai une pétition au Corps législatif. Elle fut accueillie avec indifférence. On me blagua. Trois plus tard, vétérinaire en chef de la garde municipale de Paris, je fus encouragé à persévérer par M. Boitelle, préfet de police, et son gendre, M. Pichon.

Je continuai donc à pétitionner.

M. Decroix pense que le célibat est punissable à partir de l'âge de trente-cinq ans : "A cet âge, dit-il, le célibataire est inexcusable ;" il est vrai qu'il admet des dispenses pour les membres du clergé, les officiers de terre et de mer en activité ; il reconnaît même qu'on pourrait exempter les célibataires chargés de nombreuse famille ; quant à ceux qui sont à la tête d'un ménage, quoique non mariés, pourquoi ne se marient-ils pas ?

Mais l'auteur de la pétition se montre impitoyable "aux célibataires par égoïsme."

M. Decroix se hâte d'ajouter que, s'il est lui-même célibataire, il n'est du moins pas égoïste :

—Certes, je suis célibataire. Mais je me prive de toutes les satisfactions inhérentes à mon état. Tout ce que je puis prélever sur ma modeste retraite, je le donne à la Ligue contre l'abus du tabac.

Il ne se marie pas, parce qu'il est trop "vieux" ; mais il payera volontiers l'impôt, qu'il réclame pour ses confrères en célibat".

Tout le monde sait, au surplus, que ce projet est patriotique, car il remédie à la dépopulation croissante de la France.

Mais il a d'autres vertus, et son auteur nous les révèle : il remédie également à l'alcoolisme ; il atténue l'abus du tabac ; "l'homme marié boit moins de petits verres ; il fume moins".

Evidemment, si l'idée de M. Decroix est adoptée, "les jeunes filles, délivrées de la hideuse perspective de la coiffe de sainte Catherine", ne manqueront pas de lui élever une statue. M. Decroix y compte d'ailleurs absolument.

EPIGRAMME ANTIQUE.

SUR UNE ÉPÉE.

Il faut les quatre éléments du monde pour que mon destin soit complet. On a tiré mon fer de la terre ; on l'a forgé au feu ; on l'a trempé dans l'eau ; et de l'homme que je frapperai j'aurai chassé l'air à tout jamais. Mais l'air saura se venger de moi. L'eau qu'il contient me rouille Rouillée, on me remet au feu. Fondue, je deviens ferraille. Ferraille, on me laisse traîner à terre. Ainsi la terre me reprendra. En attendant, toi qui me tiens, tiens moi droite et graisse moi.

Le prince Nasrouliah, second fils de l'émir d'Afghanistan, a apporté en Angleterre, pour la reine et la famille royale, des présents d'une valeur totale de 500,000 fr. Comme c'est une coutume hindoue de n'accepter des cadeaux qu'autant qu'on peut en rendre du même prix, on peut plaindre Sa Majesté britannique et ses enfants, qui vont avoir à dépenser un demi million pour ne pas rester les débiteurs du jeune khan.

LA REVUE NATIONALE.

Analyse du Sommaire du Numéro de Juin.

M. A. D. De Celles présente ce mois ci aux lecteurs de la *Revue Nationale* une étude historique absolument remarquable. La comparaison des moyens de colonisation, employés par nos ancêtres et par ceux de nos voisins, est faite à un point de vue très élevé, avec des réflexions personnelles et des considérations nombreuses, d'un ordre vraiment supérieur.

Le regretté collaborateur de la *Revue*, qu'une mort cruelle vient de lui enlever si rapidement, M. *Joseph Marmette*, donne la suite de : *A travers la rie*, son intéressant roman de mœurs canadiennes.

Cette fois, M. *John Hayne* abandonne les finances pour nous parler de Montréal et de Toronto. Il en fait une comparaison impartiale et très curieuse.

Hermance a une nouvelle pleine de fraîcheur et de jeunesse et M. *Jules Lanoe* nous donne également une jolie nouvelle, écrite dans un style rapide, avec beaucoup de gaieté et d'émotion.

M. *Faucher de Saint-Maurice* continue un important travaille sur *Venise et la Province de Québec* et M. *Alexandre Girard* nous dépeint, en termes sobres, l'horreur d'une exécution capitale en France.

Françoise cause toujours bien gentiment des modes et du monde, et M. *Ronald Poisson* débute avec une chanson, dont la musique est d'une simplicité douce et délicate.

Puis enfin une gracieuse poésie de madame *Duval-Thibault*, la *Chronique de l'Etranger Notes éparses* et *Une Causerie canadienne* viennent avec les *disparus* compléter ce numéro particulièrement intéressant et varié.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Le thé en Russie.

Presse Associée.

Washington, 20 juin—Le consul général des Etats-Unis à St Pétersbourg, M. Karel, dans un rapport au gouvernement, donne les détails d'un plan du gouvernement russe pour augmenter ses revenus en élevant les taxes sur le thé, et en mettant strictement en vigueur les lois qui interdisent la falsification de ce produit

Chaque paquet de thé devra être entouré d'une bande qui, pour les paquets d'une demie livre coûtera 0,3125 copeck (le copeck vaut environ 3/4 de cent).

La taxe est légère, mais étant donnée l'énorme quantité de thé consommé en Russie, elle donnera un revenu considérable.

Le consul général dit que malgré l'augmentation annuelle de la consommation, l'importation diminue graduellement. Il estime que 2,170,000 à 2 530,000 livres sont introduites en contrebande chaque année. Le gouvernement russe va adopter des mesures sévères pour empêcher la falsification qui se pratique. Une autre raison de la diminution de l'importation est le fait qu'une assez grande quantité de thé est produite en Russie ; l'analyse de ce thé a démontré qu'il est de très bonne qualité.

Le consul Karel annonce dans le même rapport qu'il y a eu 81 cas de choléra et 35 décès dans le gouvernement de Vlaya, du 18 avril au 11 mai 1895. Cette maladie a entièrement disparu du district de Podolsk.

A la Chambre des Députés Italienne.

Presse Associée.

Rome, 20 juin—Les scènes de désordre qui ont suivi la motion des Socialistes d'étendre l'amnistie aux personnes condamnées par les cours martiales pour délits politiques, pendant lesquelles des coups ont été échangés, n'ont pas ébranlé la position du ministère.

L'assemblée a commencé ensuite la discussion du budget.

Cinq navires français envoyés à Beyrouth.

Presse Associée.

Toulon, 20 juin—On annonce que cinq navires de guerre français, de l'escadre de la Méditerranée, seront prochainement envoyés à Beyrouth.

L'arrivée de Guillaume à Kiel.

Presse Associée.

Brunsbuttel, 20 juin—A quatre heures moins le quart, ce matin, le yatch impérial Hohenzollern, ayant à bord Guillaume et ses fils, est entré dans le canal de la Baltique à la mer du Nord afin de l'ouvrir formellement à la circulation.

L'écluse était magnifiquement décorée ; le Hohenzollern s'est avancé aux acclamations des officiers, des associations d'étudiants, des délégations et d'une foule immense ; les musiques jouaient l'hymne national, et les voix des assistants reprenaient le refrain en chœur.

Sa Majesté se tenait sur le pont et saluait de tous côtés avec une émotion visible. A quatre heures, le Hohenzollern brisait le fil tendu en travers du canal et commençait le parcours de la nouvelle route maritime.

Le nouveau ministère de l'Equateur.

Presse Associée.

New York, 20 juin—Le général Eloy Alfaro, d'après des dépêches de Guayaquil, Equateur, annonce la formation du ministère suivant : Luis Felipe Carbo, ministre de l'intérieur et des affaires étrangères ; Lizzardo Garcia, agriculture et travaux publics ; Cornelio Vergaza, guerre et marine ; Jos. Lapierre, Louis Mayasc, Aurelio Nabio, Serafin Whither, Miguel Carlo et Wilfred Venegas, sous-secrétaires d'Etat.

A Rendsburg.

Presse Associée.

Rendsburg, 20 juin—De très bonne heure, ce matin, la ville de Rendsburg était gaiement décorée et pleine d'animation ; les curieux arrivaient en masses énormes.

Les associations locales et des pays voisins, accompagnées de musiques, se sont installées sur les estrades pour assister au passage dans le canal du yatch impérial et de la suite.

Le Hohenzollern était au pont de Gruenthal à 6 heures 15 du matin.

Il est passé à Rendsburg à neuf heures ; à une intervalle de 20 minutes suivait le Kaiser-Adler, monté par les rois de Saxe et de Wurtemberg, le régent de Bavière, le prince Luitpold et le grand-duc de Bade.

Les deux navires ont été accueillis par les acclamations enthousiastes et prolongées des populations assemblées sur les deux rives du canal.

Le yatch royal anglais, Osborne, avec le duc d'York, suivi du yatch royal italien, Savoia, avec le duc de Gênes, sont passés à onze heures. Il ont été salués des acclamations chaleureuses des spectateurs ; les musiques ont joué les hymnes nationaux anglais et italien.

Tragédie dans le Mexique.

Presse Associée.

Jimenez, Mexique, 20 juin—F. W. Lowrey et Charles Simpson, deux ingénieurs américains partis de Jimenez, il y a environ trois semaines, pour visiter des mines dans les montagnes de la Sierra Madre, à cent milles au Sud-Ouest, se sont pris de querelle avec le domestique mexicain qui les accompagnait. Ce dernier a tiré sur Simpson et l'a tué, mais Lowrey l'a blessé mortellement aussitôt. Cette tragédie a eu lieu à soixante-quinze milles de Jimenez. Lowrey et Simpson étaient venus de New York au Mexique.

A KIEL.
Les Décorations.

Presse Associée.

Kiel, 20 juin—Le temps était superbe, ce matin, et la plus grande animation régnait partout Dès les premières heures du jour, des milliers de personnes se sont mises en route pour Holtenau et Lowensall, afin d'attendre l'arrivée du cortège impérial venant de Brunsbettel. Le train spécial transportant les reporters des journaux est arrivé à cinq heures du matin.

Les navires étaient décorés de feuillages, à profusion, et le port présentait un aspect des plus pittoresques.

Le 20 juin était le cinquante-huitième anniversaire de l'accession au trône de la reine Victoria, un saint royal a été tiré à midi, par ordre spécial de l'empereur Guillaume, par tous les navires allemands ; le drapeau anglais a été arboré aux sons de l'hymne national de la Grande Bretagne.

A huit heures et demie, les représentants de la Presse allemande et étrangère se sont réunis à bord du Prince Waltemar, le steamer affecté à leur service ; ils ont été reçus par M. Hamann, du ministère des affaires étrangères. Quand tous furent assemblés, M. Hamann leur a adressé les paroles suivantes :

"Comme représentant du ministère des affaires étrangères, c'est mon très agréable devoir de vous souhaiter la bienvenue à bord de ce navire.

Dans l'accomplissement de vos travaux ardus vous réussirez à joindre l'utile à l'agréable. Je suis certain que vous suivrez attentivement les événements, verrez les choses telles qu'elles sont, et les interpréterez suivant les paroles tombées hier soir des lèvres de l'empereur, quand il a dit que le canal est une œuvre de paix et de civilisation.

Les représentants de la Presse ont accueilli par des applaudissements le petit discours de M. Hamman.

L'arrivée à Holtenau.

Presse Associée.

Holtenau, 20 juin—Le Hohenzollern est arrivé à l'écluse d'Holtenau à mi-li 40 ; c'est le premier navire qui accomplit tout le parcours du canal ; il a été accueilli par des vociférations de joie poussées par les masses énormes de spectateurs.

L'arrivée du Hohenzollern a été le signal des salves simultanées de l'immense flotte de navires de guerre rennis dans la baie, en l'honneur de Sa Majesté. Le yatch impérial a répondu aux salut des navires étrangers, et l'ouverture du canal de la Baltique à la mer du Nord était un fait accompli.

L'impératrice d'Allemagne, la princesse Henri de Prusse et leur suite, installées à l'hôtel Bellevue, ont assisté à l'arrivée du Hohenzollern.

Le Kaiser Adler, ayant à bord les rois allemands et les grands-ducs, a terminé le parcours à une heure 25 : le dernier navire de la procession est arrivé à 1 heure 55.

L'ordre était le suivant :

Un bateau-pilote ; le yatch impérial Hohenzollern avec l'empereur et ses quatre fils ; le Kaiser Adler, avec les rois allemands et les grands-ducs ; le steamer Kaiser Withem II, du North German Lloyd, avec les princes allemands et des personnages de marque ; le yatch royal anglais, Osborne, avec le duc d'York et sa suite ; le yatch royal italien, Savoia, avec le duc de Gênes et sa suite ; le steamship Augusta Victoria, de la ligne hambourgeoise-américaine, avec des membres du Reichstag et des fonctionnaires ; le steamship Trave, du North German Lloyd, également avec des membres du Reichstag et des fonctionnaires ; le steamer Rhaetia, de la ligne Hambourgeoise-Américaine, avec les sénateurs et divers fonctionnaires ; le steamer Columbia, de la même ligne, avec des personnages distingués ; l'aviso allemand Grille, avec les fonctionnaires de la marine ; le croiseur italien Tusa, avec les officiers de l'escadre ; le yatch de l'amirauté anglaise Enchantress, avec les officiers anglais ; le croiseur français Surcouf, avec une délégation des officiers ; le croiseur russe Grossjasentchi, avec les officiers ; le croiseur espagnol Enconada, avec les officiers ; le croiseur suédois Edda, avec des officiers ; le croiseur norwégien Viking, avec les officiers ; le croiseur américain Marblehead avec l'amiral Kirkland, son état major et des officiers du San Francisco, du New York et du Columbia ; le croiseur roumain Mirice ; le croiseur danois Heklo ; le croiseur turc Alkasmar et le croiseur portugais Fand.

Sur tout le parcours du canal, la procession impériale a remporté un grand succès, quoqu'il y ait eu trois légers accidents.

Le Kaiser Wilhelm II a touché, mais n'a subi aucun dommage.

Un peu après le croiseur russe Grossjasetchi est passé à Rendsburg à 4 heures 30 conduit par un remorqueur ; il a apparemment subi des avaries à sa machine on en s'échouant.

Le yatch royal anglais Osborne s'est échoué, et tous les navires qui le suivaient ont dû rester longtemps à l'ancre ; graduellement, l'Osborne s'est remis à flot et a pu continuer le voyage ; mais l'accident a coupé en deux la procession.

Chaque côté du canal était gardé par des troupes d'infanterie et de cavalerie derrière lesquelles se pressaient les masses de spectateurs acclamant les navires à leur passage. Différents points de la route et le port de Kiel étaient magnifiquement décorés.

Les navires américains.

Presse Associée.

Kiel, 20 juin—Les navires de guerre des Etats-Unis, New York, Columbia, San Francisco, et Marblehead qui a pris part à la parade, formaient un point éclatant parmi les escadres réunies dans le port, apparaissant brillamment au milieu des navires des autres nations généralement peints en noir.

Les coques blanches des croiseurs yankees leur donnaient évidemment une apparence martiale et les ont faits beaucoup admirer.

La crise ministérielle en Norwège.

Presse Associée.

Christiana, 20 juin—Herr Bonnevie a a informé le roi que par suite du manque d'union entre les divers partis, il se trouve dans la nécessité d'abandonner la formation d'un ministère de coalition.

Succès des Espagnols.

Presse Associée.

Madrid, 20 juin—Des dépêches officielles reçues à Madrid annoncent le succès des généraux espagnols contre les insurgés cubains en divers endroits. Le général Navarro, avec la garnison de Santa Rosa, a infligé des pertes sévères aux rebelles ; il s'est emparé de chevaux et de munitions.

Guillaume et l'ambassadeur de France.

Presse Associée.

Paris, 20 juin—Le correspondant de Hambourg du "Matin" télégraphie que Guillaume, en quittant la salle du banquet du Rathaus, hier soir, a dit à l'ambassadeur de France en Allemagne, M. Herbette : "Je suis heureux d'ouvrir le canal en votre compagnie, en présence d'une escadre de la marine française, qui mérite tant d'admiration.

J'espère que cette inauguration ne sera pas la dernière que nous ferons ensemble pour la cause de la paix et en l'honneur de la civilisation."

Le correspondant de Hambourg du *Figaro* écrit que le prince Henri de Prusse a informé l'amiral Ménard que l'empereur se propose de lui rendre visite à bord du Hoche, le navire-amiral.

En Chine.

Presse Associée.

Pékin, 20 juin—L'emprunt Russo-Chinois n'a pas encore été signé.

Le projet d'une alliance entre le Japon et la Chine n'a pas été discuté.

Nouvelles Américaines.

Déraillement.

Presse Associée.

Houston, Texas, 20 juin—L'express du Missouri, Kansas et Texas a déraillé la nuit dernière à dix milles au nord de Houston.

L'accident s'est produit sur une des branches du bayou Oak, généralement desséché, mais qui se trouvait gonflé par les fortes pluies récentes.

A vingt yardes du courant, l'ingénieur a vu le pont chanceler, et a immédiatement fait fonctionner les freins à air comprimé, ce qui a arrêté l'élan du train. La locomotive est restée sur les rails, mais le tender, le wagon des bagages, le wagon-fumoir et deux autres voitures ont été renversés.

Le conducteur Johnson s'est rendu à pied à Houston, et un train de secours a été envoyé avec des médecins.

La scène de l'accident présentait un aspect effrayant, et c'est un miracle que tant de personnes aient échappé à la mort.

Les blessés sont :

J. W. Slocum, le chauffeur, de Smithville, meurtri au côté ; John Graham, de Cane Island, blessé au dos, à la hanche et au côté ; il mourra probablement. T. D. Henfro Denison, grièvement blessé au dos ; il était employé aux bagages et habite Sulphur Springs, Ky.

Alex Johnson, âgé de 5 ans, de Trinity, blessé à la hanche. Butler Davis, de New Ulm, blessé à la poitrine et la mâchoire cassée. Les blessés ont été amenés à Houston et transportés à l'hôpital. On craint que plusieurs n'aient des blessures internes.

La voie est bloquée et ne sera pas libre avant plusieures heures. Cinquante-deux voyageurs se trouvaient dans le train, et considérant le fait que deux wagons ont été mis au pièces, c'est un miracle qu'il n'y ait pas de mort à déplorer.

A l'Université Catholique de Washington.

Presse Associée.

Washington, 20 juin—Aujourd'hui, au cours des exercices de fin d'année de l'Université Catholique de Washington, le titre de docteur en théologie a été conféré au révérend George A. Lucas, de Scranton, Pennsylvanie, et au révérend Père Edmond Dublanchay, un Français qui occupe depuis quelque temps la chaire de théologie au collège des Maristes.

Ce sont les premiers degrés de docteur conférés après examen, aux Etats